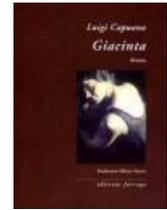


CAPUANA Luigi (1839-1915), *Giacinta* (- en italien, 1ère édition de 1879, réimpression par Oscar Mondadori 2011 - trad. fr. et postface de Olivier Favier, selon 3ème édition de 1886, réimpression par Farrago, 2006)



Capuana avait 16 ans quand parut en 1856 *Madame Bovary, mœurs de province*, ce roman de Gustave Flaubert qui fit scandale et lui valut un procès en 1857 pour "outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs". A son tour, écrivain déjà affirmé, sur le modèle de l'école naturaliste française qu'il admire chez Zola, Balzac, Sand et Flaubert, se risquant "dans l'arène", Capuana publia en 1879 la première version de *Giacinta* dédiée à Emilio Zola, "livre immonde" qui provoqua "un hurlement d'indignation". Cette "étude d'une passion véritable bien qu'étrange, pathologique même" fut reçue par la critique comme ne montrant que "la crasse".

Si en dépit de tout un travail de réécriture, 7 ans après, avec l'aide de Giovanni Verga, autre sicilien, autre inventeur du vérisme, Capuana n'atteint pas la férocité du style de Flaubert lequel passa 5 ans à sa tâche (« j'entrevois des difficultés de style qui m'épouvantent » confie-t-il dès le début), il est difficile en lisant l'histoire de Giacinta la sicilienne de ne pas évoquer Emma la normande : leur beauté exceptionnelle, leur désir d'une passion sans faille, une exaltation déçue par des amants qui ne tiennent pas longtemps la route dans ces hauteurs de l'amour absolu et qui les conduit inévitablement au suicide.

Mais les différences sont grandes : ce qui fonde la singularité de Giacinta et sa détermination, c'est, du fait de l'indifférence d'une mère qui ne cherche qu'à s'en débarrasser dès sa naissance, le viol qu'elle subit encore enfant par un jeune jardinier de 14 ans, son seul ami et compagnon de jeu dans la propriété familiale. La rumeur de cette tache originelle, dans un milieu aussi hypocrite que conformiste, la stigmatise sourdement. Elle y répond avec courage, provocatrice, allant à l'envers des convenances : elle décide de sa vie comme de celles de son vieux mari et de son jeune amant, obligeant le premier à un mariage blanc, le second au rôle d'homme entretenu, ouvertement.

C'est une femme libre qui refuse de se laisser abuser par un homme une seconde fois.

La belle Emma, a contrario, est menée par les circonstances de sa vie : elle accepte sans résistance d'épouser Charles même s'il n'a rien d'un prince charmant, elle use de lui pour satisfaire son goût des dépenses et pour mener sa vie amoureuse, avec les armes des faibles (des femmes !) : la ruse et le mensonge. Alors que Giacinta, si mal aimée par sa mère, vit sa propre grossesse avec bonheur et saura aimer sa fille, Emma s'évanouit quand on lui présente la sienne qu'elle continuera à refuser jusqu'à la fin.

Si les deux auteurs partagent une certaine désinvolture quant à la précision ou la cohérence de certains faits, en dépit de leur dite recherche du vrai (mais ce serait tout un débat autour de l'imaginaire qui fonde toute œuvre) leur attitude à l'égard de leurs héroïnes les oppose. Luigi Capuana est fasciné par sa créature qu'il admire et qu'il plaint, comme le fait dans son récit le Docteur Follini, qu'on devine être son porte-parole. Gustave Flaubert ne montre de compassion que pour Charles, mari trop épris, homme bon et faible - qui meurt de chagrin devant la preuve de la trahison de sa femme - et pour la petite Berthe, victime sans recours de l'abandon de ses parents.

Alors que Giacinta et sa passion pour Andrea - « je ne changerai pas d'amant à chaque saison, j'en aurai un seul, Andrea, mon vrai mari » - est au centre du texte de Capuana et de sa critique du milieu où ils vivent, on peut avoir le sentiment que Flaubert est pris dans la jubilation cruelle de la dénonciation des *mœurs de province*, sous-titre de son roman, le parcours d'Emma n'étant que le fil rouge de sa démonstration. Les censeurs de 1857 ne s'y seraient pas trompés.

Nicole ZUCCA  
Octobre 2017

Le récit se passe en Sicile vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Giacinta, fille d'un couple de la petite bourgeoisie, est délaissée par sa mère, dans sa petite enfance (le père est inexistant). Elle est violée

par le fruste jardinier de la maison et ne souhaite pas communiquer à ce sujet, car pour elle c'est le seul être qui lui a témoigné de « l' affection » ! Sa mère l'envoie en pension, la délaissant de la même façon.

A la sortie de l'internat son comportement devient un peu "étrange", presque pathologique. Giacinta refuse d'épouser quelqu'un qu'elle aime, mais se marie avec un nobliau du coin. Et là commence un certain délire : le soir de ses noces elle partage sa couche avec un amoureux. Le mari putatif ne s'en inquiète pas... Bon !

Le ménage à trois s'installe dans l'acceptation ... enfin ils sont bientôt quatre puisque Giacinta a une petite fille dont elle attribue la paternité à son amant. Se suivent des raisonnements et des situations surprenantes que je vous laisse découvrir. On a voulu faire un parallèle avec Madame Bovary - peut être à cause du suicide de l'héroïne - mais elle est bien pâle, cette Emma.

Néanmoins le style est plaisant.

Geneviève BONNEFOY

Juin 2020